



HAL
open science

Et de nos soeurs séparées... lectures de la sororité

Bérengère Kolly, Geneviève Fraisse

► **To cite this version:**

Bérengère Kolly, Geneviève Fraisse. Et de nos soeurs séparées... lectures de la sororité. 2012, 978-2-85603-007-3. hal-04044729

HAL Id: hal-04044729

<https://hal.u-pec.fr/hal-04044729>

Submitted on 24 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Et de nos sœurs séparées... »
Lectures de la sororité

**Collection « L'Impensé contemporain »
dirigée par Gérard Laniez**

À l'intérieur de cette collection,
« Ghyom » accueillera,
en collaboration avec Stéphane Hugon,
des communications
ou études critiques de textes
de jeunes chercheurs.

Ouvrage publié avec les concours
de la Ville de La Rochelle
et de l'Institut Émilie du Châtelet, Paris.

Les Séminaires
en Sciences de l'Homme et Sociétés
bénéficient des concours
du Crédit Mutuel (La Rochelle Sud)
et du Comité National du Pineau des Charentes.

© Éditions Lussaud, Fontenay le Comte
© Bérengère Kolly

N° ISBN : 978-2-85603-007-3

Bérengère Kolly

« Et de nos sœurs séparées... »
Lectures de la sororité

Préface de Geneviève Fraisse



« Cours, petite sœur, les avant-gardes
sont derrière toi »

La sororité ? Un mot dont le texte qui vient ci-après offre trois clés de l'émancipation des femmes, telles qu'elles furent données par le MLF, Mouvement de Libération des femmes, dès les années 1970 : la puissance de subversion, la tension des divisions, sociales et sexuelles, la recherche d'un vocabulaire résolument politique.

Le tour de force du féminisme fut de faire oublier la fraternité dans son évidence politique, sa supériorité républicaine, son autorité philosophique. La sororité ne fut pas la descendante de la fraternité. On pouvait imaginer que les américaines avec le mot *sisterhood* puis les européennes, dont les françaises, formulaient le pendant du principe républicain hérité du 19^e siècle. Eh bien, non. « Sororité »

surgissait dans le langage féministe sans références historiques... Comme le slogan mis en exergue le suggère, la sororité va naître, dans le féminisme, en miroir de la révolution des années 60, révolution politique et sexuelle. Nous sommes loin du langage républicain.

Sororité est l'image du féminisme, libération et émancipation. L'emblème républicain le cède donc au profit du slogan des manifestations de rue : *sisterhood ist powerful*. La sororité est une notion en mouvement, « porteuse de pouvoir », pleine d'un pouvoir à venir, d'une force en puissance, d'une énergie dont toute une chacune peut s'emparer. Aucune injonction mais du rêve, du futur, de l'appel plein d'enthousiasme : « Cours, petite sœur, les avant-gardes sont derrière toi », lit-on en 1975. L'allusion à mai 1968 est évidente, et pratique le détournement du célèbre slogan : « Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi ». Il faut y entendre la critique des institutions politiques d'extrême gauche, peu féministes et peu accueillantes au MLF ; il faut saisir aussi la nouveauté radicale du mouvement des femmes, après l'époque contrainte et rigide de la fin des années 60. La petite sœur féministe qui remplace le camarade gauchiste sera celle qui, pleine du pouvoir offert par la sororité nouvelle, sera capable de créer le monde de demain ; oui, et même d'après-demain, doublant, sur sa gauche, l'avant-garde des grands

frères, sans doute trop patriarcale, machiste tout simplement. La sororité ? Non seulement elle ne tend aucun miroir à la fraternité, mais bien plus, elle induit une critique ironique (« petite » sœur) des frères d'avant-garde...

Et puis on a couru ; jusqu'à l'essoufflement. La dynamique du *powerful*, du pouvoir en devenir, a donné ce qu'elle pouvait d'élan historique, de mécanique politique, de moment de transformation sociale. Vingt après, en 1995, la très officielle conférence onusienne de Pékin transformera ce *powerful* en *empowerment*, capacité au pouvoir. En effet, la conclusion de cette rencontre mondiale hautement politique, décennale depuis 1975 (que les féministes d'alors, dont je fus, savaient fustiger avec humour : « année de la femme, année du chien », etc...), se centrait sur ce terme de « capacité au pouvoir » qui fut, l'histoire se déplace, approprié par des morceaux de continents, en Afrique par exemple, de manière incroyablement productive. Mais, là, il ne s'agit plus de sororité..., simplement, d'action concertée entre femmes pour agir, et agir encore.

Ainsi la sororité est associée à la puissance (plus qu'au pouvoir me semble-t-il ; et ce serait un point de désaccord avec l'auteure de ce texte). Elle n'est en rien un principe politique, ou une

posture emblématique. Mais sait-on d'ailleurs quel est le véritable statut de la fraternité dans la trilogie républicaine ? Une simple valeur peut-être... On comprend en tous cas pourquoi la sororité, ce mot, ce terme, n'avait un sens qu'à un moment historique donné, éruption politique dont l'avant-gardisme fait piège aux autres avant-gardes. Mais pourquoi ? Il fallait qu'il y ait un enjeu critique.

Inversion, disais-je : la sororité est un mot utopique et polémique face aux incapacités des autres mouvements radicaux à intégrer dans leurs théories la question de la domination des hommes sur les femmes, ou la nécessaire égalité des sexes. Le féminisme nécessite que les femmes se rassemblent entre elles pour trouver la force de se révolter. En même temps, il divise ; il divise à l'intérieur des classes sociales, des familles politiques, des liens domestiques, des relations sexuelles. La sororité traverse ainsi toutes les barrières ; par là, c'est une réponse pragmatique et théorique nécessaire, mais toujours ponctuelle. Le texte de Bérengère Kolly le dit très bien. La sororité a voulu déjouer la contradiction de la domination masculine interne à tout lieu de la vie en commun, à toute pratique humaine. A part faire sécession et penser uniquement un monde de femmes, la sororité n'avait, politiquement, aucune structuration possible à long terme. Ce qui se vit.

Reste, le mot, donc le concept peut-être. Il passe par le verbe, plutôt que par le substantif. « Sororiser », tentative conceptuelle qu'il faut saluer, ici, pour son audace autant que pour le déplacement qui s'opère effectivement quand le substantif devient verbe. La sororité, état potentiel d'un entre-femmes, d'un lien entre sœurs, peut se transformer en pratique politique, doublée d'une pratique sexuelle ; réelle, imaginaire, symbolique ? Le verbe dit l'agir et non seulement l'état. Alors je me demande ce que le passage du substantif « sororité » au verbe « sororiser » dit du concept, de la conceptualisation. Les femmes sont des semblables, nous sommes en démocratie depuis plus de deux siècles, ère politique qui propose une représentation égalitaire des êtres. Sororiser, ou faire histoire ?

Geneviève Fraisse *

Philosophe – Directrice de recherche au CNRS

* Geneviève Fraisse a récemment publié *La fabrique du féminisme. Textes et entretiens*, Le Passager clandestin, Congé-sur-Orne, 2012 – *À côté du genre, sexe et philosophie de l'égalité*, Le Bord de l'eau, Lormont, 2010 – *Le Privilège de Simone de Beauvoir*, Actes Sud, Arles, 2008 – *Du Consentement*, Seuil, Paris, 2007.

*Ce texte fait suite à l'écriture de la thèse
de Bérengère Kolly, « La sororité, une société sans
société : modalités d'un être politique ».*

Amitié, amour, sororité	23
Le « nous » des femmes : contredire la rivalité	31
Un saut dans le vide	39
« <i>Trois pas sur l' côté...</i> »	49
Discontinu	57
Envoi	65

« *Prostituées, voleuses, avortées, ménagères, filles-mères, homosexuelles, hétérosexuelles, manifestantes, militantes, nous sommes toutes sœurs.* »

Tract d'appel à la manifestation devant la prison de la Petite-Roquette, 19 octobre 1970¹.

Nommer l'autre femme une sœur, faire valoir la sororité comme un concept politique : telle est sans conteste une des originalités du Mouvement de Libération des Femmes né au début des années 1970².

Nommer l'autre femme une sœur : qui oserait aujourd'hui appeler à la *sororité* de toutes les femmes ?

Peu seyante à l'oreille française, *sororité* sonne, selon, délicatement désuet ou franchement décalé ; volontiers qualifiée d'intempestive, intrinsèquement et historiquement associée aux luttes féministes, elle étonne ou dérange – et laisse rarement indifférent, y compris dans les

1 In *Mouvement de Libération des Femmes : Textes premiers*, Choisis et présentés par Cathy Bernheim, Liliane Kandel, Françoise Picq, Paris, Stock, 2009, p. 87.

2 « Le mot est tombé en discrédit quand on s'est aperçu de l'illusion ; pourtant, sans elle [la sororité], pas de MLF. » Marie-Jo Dhavernas, « Et ta sœur... » *La Revue d'en Face*, n°4, novembre 1987, pp. 38 – 40, p. 38. Le « MLF » ici évoqué fait référence au Mouvement de femmes, et non au sigle déposé.

cercles militants où son usage fait débat. En 2007, pendant sa campagne, Ségolène Royal, première femme à accéder au second tour de l'élection présidentielle française, lance le slogan *Liberté, égalité, sororité* : la presse, ironique, évoque un néologisme, oubliant, presque quarante ans après son invention politique, que la sororité se trouve pourtant bel et bien inscrite dans le dictionnaire.

La sororité reste néanmoins invisible dans le champ politique : la sœur n'évoque encore aucun lien politique signifiant, à l'inverse, en particulier dans le contexte français, de son homologue masculin, le *frère*, et de son corollaire notionnel, la *fraternité*. Aucun mythe ne semble se pencher spécifiquement sur la relation sororale³ ; aucun récit ne fait état de sœurs *fondant cité* – signant ainsi l'incapacité politique qui serait celle des sœurs. Cette absence politique, corrélée à l'imprésence féminine au regard de la guerre – notons l'absence de récit de *sororicide* réciproque ou encore de *matriicide* fondateur⁴ – signe le déficit symbolique de la notion sororale, contrastant une fois de plus avec la charge évocatrice de sa consœur fraternelle.

3 Voir sur ce point l'étude qu'en font Sophie Carquain et Maryse Vaillant : Carquain, Sophie, Vaillant, Maryse, *Entre sœurs, une question de féminité*, Albin Michel, Paris, 2008.

4 Au contraire du parricide pour la « horde » de frères. Freud, Sigmund, *Totem et tabou*, 1912 – 1913, Traduction S. Jankélévitch, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2001.

Il semblerait donc que nous ayons oublié la force évocatrice du terme, à l'époque du Mouvement de Libération des Femmes précisément construit comme un néologisme, composé de l'anglais *sisterhood*.

Car pour les militantes du MLF au contraire, dire *sœurs*, invoquer la *sororité* possède une profonde signification politique, et s'associe étroitement à la lutte des femmes pour leur libération. *Sisterhood is powerful*, énonce le slogan : *la sororité est pouvoir*⁵. Par la sororité les femmes prennent pouvoir – pouvoir et non *le* pouvoir : il ne s'agit pas pour les sœurs de prendre *le* pouvoir au sens traditionnel du terme. Par la sororité les femmes prennent pouvoir, augmentent leur connaissance d'elles-mêmes, comme femmes, comme « peuple » de femmes ; augmentent leur capacité d'être autant que d'agir ; affirment, collectivement, geste politique. Et c'est dans l'amour, celui des femmes pour leur sexe, celui des femmes pour elles-mêmes, celui des femmes pour les autres femmes, que se trouve l'appui de ce pouvoir particulier et inédit : le démenti de la division et de la rivalité du sexe féminin, la source d'un *faire peuple* nécessaire à toute lutte et toute libération commune. Les deux affirmations de

5 Robin, Morgan (ed), *Sisterhood is powerful: an Anthology of Writings from the Women's Liberation Movement*, Vintage Book, 1970 ; Tanner, Leslie Barbara, (ed), *Voices from Women's Liberation, compiled and edited by Leslie B. Tanner*, New american library, New York, 1971.

l'amour et du politique, indissociables dans la notion sororale, en formulent ainsi l'originalité et la force : la sororité unit étroitement amour des femmes entre elles, comme sœurs ; et lutte féministe, lutte politique pour la libération du sexe féminin, la seconde étant à la fois conséquence, et cause, de la première. La sororité doit ainsi être associée à la libération du peuple des femmes, de toutes les femmes, d'abord ; à leur révolution, ensuite – révolution philosophique, celle d'un changement de référentiel, des hommes aux femmes, et politique, celle d'un renversement de la domination masculine, sur le mode de la révolution prolétarienne ; à leur invention, enfin, celle d'une voie et d'une voix politique nouvelle, inédite, parce qu'ancrée dans le vécu des femmes – un vécu *historique*, qui aurait été, jusqu'ici, maintenu dans l'ombre.

Lectures

L'histoire, précisément, peut servir de fil conducteur. Car de la sororité, je n'en vois pas avant le MLF ; je n'en vois plus après – et la proposition de Ségolène Royal reste bien un épiphénomène. La sororité, ce serait donc un moment, proposant, sur le temps long de l'histoire, du discontinu. Mais des sœurs, des sœurs politiques, j'en vois, bien avant le MLF, et pourquoi pas, encore après. Le féminisme, dans ses formes diverses au cours de l'histoire, a en effet

régulièrement adopté ce mot de « sœurs » pour évoquer une condition commune, une union politique particulière des femmes entre elles pour leur émancipation, leur affranchissement et leur libération. Dès lors, je ne vois plus seulement du discontinu, mais aussi du continu dans la proposition des « sœurs » du MLF. Libération et lutte, amour et amitié, geste politique et geste philosophique, sur le continu ou le discontinu de l'histoire : différentes lectures de la notion sororale sont ainsi possibles, lectures militantes ou savantes, philosophiques ou historiques, du texte seul ou du texte compris sur un temps plus long.

Ce sont ainsi quelques *lectures* qui seront proposées ici, lectures circonscrites et partielles, ne prétendant ni épuiser l'intégralité des significations sororales, ni faire état des débats, nombreux et complexes, que la notion a pu susciter ; mais bien plutôt apporter éclairages sur une notion, à tort ou raison, méseimée et méconnue.

Le Torchon brûle : un texte emblématique

Ces lectures s'ancreront dans un texte emblématique : *Le Torchon brûle*, journal féministe publié de manière collective sur les deux années 1971 et 1972⁶, choisi comme matière

6 Les textes du *Torchon brûle* sont disponibles dans leur intégralité à la Bibliothèque de l'histoire des femmes, la Bibliothèque Marguerite Durand, Paris 13^e. Dans ce texte, aucun numéro de page ni nom d'auteure ne sera indiqué, selon l'organisation du journal lui-même, non paginé et suivant le principe de l'écriture anonyme.

première pour plusieurs raisons essentielles. Les références précises aux sœurs politiques et à la sororité, en premier lieu, rares ailleurs, sont ici égrenées tout au long de la publication. Ces dernières concordent par ailleurs avec les débuts du Mouvement où la référence sororale est la plus forte et la plus prégnante. L'esprit et la lettre, en second lieu, l'humour, et le ton, ironique et corrosif, clairement politique, sont emblématiques de l'esprit inventif, volontairement déluré et mordant du MLF à ses débuts : ce dont témoigne le titre, jouant sur la référence domestique tout en nommant la guerre des sexes. L'organisation particulière du journal et de l'écriture constituent un troisième élément : fonctionnant sur la coopération volontaire et informelle, refusant toute ligne identifiée tout en affirmant une tendance clairement politique, et regroupant une diversité revendiquée de textes, individuels, collectifs, d'homosexuelles et d'hétérosexuelles, de Paris et de Province. L'anonymat – ici respecté dans la mention des articles – forme la dernière composante : il est associé aux sœurs interchangeableables car solidaires, et au collectif, celui des femmes en lutte, en sédition et en subversion, revendiquant la non-mixité de la lutte féministe, la mise en cause radicale du mariage, de la famille, des structures autoritaires et patriarcales, l'affirmation du désir et du plaisir sexuel des femmes.

A partir de ce texte, il s'agira donc de comprendre, en lectures successives et correspondantes, la force politique et l'originalité de la proposition sororale des « années mouvement⁷ », construisant l'amour des femmes entre elles comme proposition politique, et philosophique.

7 L'expression, désormais consacrée, appartient à Françoise Picq : Picq, Françoise, *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*, Dialogues.fr, 2011 [1993].

Amitié, amour, sororité

Pourquoi donc la *sororité* ?

La sororité, le nom de *sœur* évoque l'affect, l'amour, l'amitié. Le premier terme suppose le mouvement et l'impact, le désir *vers* et le retour passif d'*être affecté*, donc la circulation d'un être à l'autre. Le second nomme le lien sentimental – ayant trait au sentiment – amoureux, sexuel, l'attraction et le dévouement gratuit d'un être pour un autre. Le troisième suppose l'édification d'une communauté de réciprocité affective, le partage de la vertu, d'un travail et d'une pensée commune construisant une harmonie ouvrant sur le politique. La sororité évoque tout cela et plus que cela. Car la *sœur* est plus que l'amie : elle est la « semblable⁸ ». *Comme deux sœurs*, nous dit le langage courant pour énoncer une proximité particulièrement importante entre deux choses. La sœur est celle qui se trouve « en face » et qui « ressemble », dit *Le Torchon*, dans ses peurs, ses contradictions, « son degré d'intoxication idéologique⁹ ». Voir en l'autre femme une sœur, et en retour, être vue comme une sœur

8 « Femme, ma semblable, ma sœur », « L'amante religieuse », *Le Torchon brûle*, n°5.

9 « Mes petites sœurs du MLF... », *Le Torchon brûle*, n°6.

construit un système spéculaire renvoyant, de l'une à l'autre, ce que nous sommes, comme femmes, chacune, séparément et collectivement. Parce que la sœur *ressemble*, découvrir l'autre femme comme sœur, c'est ainsi et aussi découvrir qui *je suis*, *me* découvrir autant que je *la* découvre ; et découvrir ensemble non seulement notre collectif, mais aussi ce qui ferait notre vécu commun, cette expérience *historiquement* propre aux femmes – celle de l'oppression commune, celle qui a lieu à l'intérieur des maisons, celle de l'exclusion politique, le viol, l'assignation aux normes, la solitude et l'isolement. Notion fondamentalement collective, la sororité emprunte ainsi et pourtant le chemin de la solidarité et du pluriel par le truchement du parcours individuel et singulier. La sororité nomme le collectif, de l'individue et par l'individue : elle construit un ensemble à la teneur inédite, prenant source dans le vécu individuel de toutes les femmes et de chaque femme. « Tu es un milliard et demi », annonce cet article du tout premier numéro, au titre évocateur : « Combat pour les femmes, lettre au monstre qui est en moi-même. »

« Parce que tu es un milliard et demi, et que, de quelque côté que tu te tournes, tu finiras par ne rencontrer que des sœurs, semblables à toi, opprimées et malades de cette oppression¹⁰. »

10 « Combat pour les femmes, lettre au monstre qui est en moi-même », *Le Torchon brûlé*, n°0.

Mon âme-sœur, énonce encore le langage courant.

Par ce même jeu de miroir, l'apprentissage de la sororité, de l'amour des sœurs, suppose un apprentissage de l'amour de soi – comme femme, comme membre du sexe féminin. Comprendons-en la force transformatrice : comme outil politique, c'est-à-dire comme retour sur soi nécessaire à la prise de conscience d'une oppression et d'une souffrance commune ; puis comme source d'invention libératrice.

« Quand nous femmes, mettons en commun nos expériences, nous trouvons un commencement de réponse à nos questions. Lorsque nous parlons de nous, nous pouvons nous prêter des mots et des images mutuellement pour mieux comprendre¹¹. »

La sororité nécessite ainsi le détachement des modèles et des références masculines entraînant le « mépris » des femmes pour elles-mêmes – car « nous méprisons ce qu' "ils" méprisent », note cette militante : « nous¹² ». Ce détachement crée, est politique : et se tourner vers les femmes suppose moins la réaction que l'action, moins la reproduction – des modèles et des fonctionnements masculins – que l'invention.

Pour toutes ces raisons, les femmes regarderont donc les femmes, et resteront, au moins pour un temps, sans hommes : en corollaire de la sororité se trouve la non-mixité.

« Je crois fermement et violemment, à la nécessité,

11 « Madame Soleil », *Le Torchon brûle*, n°0.

12 « A propos de la politique du travail ménager », *Le Torchon brûle*, n°0.

stratégique, d'une ségrégation dans la lutte, cela pour avant tout retrouver la spécificité, l'image que le maître a effacée à l'intérieur de nous et avec notre complicité même, et que nous ne connaissons à peu près plus. Je crois que les luttes, dans un temps séparées, de tous les opprimés contre l'impérialisme sont convergentes de facto¹³. »

La non-mixité doit être comprise comme nécessité stratégique, politique, d'abord, cause et conséquence de l'autonomie de la lutte. La sœur est dans ce premier sens la militante, membre du peuple des femmes, et la sororité l'union de ce même peuple en marche pour sa libération.

La non-mixité doit être entendue comme nécessité philosophique, ensuite : occasion unique, pour les sœurs, d'un changement de référentiel. « Ça ne m'intéresse plus d'exister par rapport aux hommes, d'exister en face d'eux », écrit une militante dans le premier numéro du *Torchon*. « Désormais c'est face aux Femmes, c'est par rapport à elles que je veux exister¹⁴ », ajoute-t-elle. Ce changement de référentiel, des hommes aux femmes, suppose la fin de toute récrimination et de toute revendication. « Cessons de n'agir qu'en fonction de et en réaction à... Assez de mendicité¹⁵ », affirme cette une ; refusons le « quantitatif¹⁶ », déclare cette autre. Il s'agit ainsi, ensemble,

13 « Pourquoi je suis dans la lutte des femmes », *Le Torchon brûle*, n°0.

14 « La prise de parole », *Le Torchon brûle*, n°1.

15 « Parce que », *Le Torchon brûle*, n°0.

16 « Plus jamais nous ne serons esclaves », *Le Torchon brûle*, n°0.

non seulement d'agir, de *prendre* le droit qui ne se réclame pas ; mais également de créer, *de façon positive*, d'« inventer la vie nouvelle ».

« C'est pourquoi il faut enquêter, saisir les aspirations vivantes, concrètes des masses. Comment tous les jours elles inventent (et pas seulement par leur révolte, en creux, mais de façon embryonnaire, positivement) la vie nouvelle¹⁷. »

Non-mixité et sororité convergent ici dans la volonté de *créer*, de nouveaux modes de vie, d'être, de faire politique : proposition radicale, qui fait toute la force, mais aussi, on le comprend, toute la difficulté de la proposition sororale. Car si le lieu des femmes est un « continent noir¹⁸ » ; si le lieu des femmes entre elles reste jusqu'ici inexploré ; si la sororité veut éviter la tentation essentialisante du passé et de la définition qui enferme autant qu'elle apaise ; la sororité sera nécessairement un saut dans le vide.

17 *Ibid.*

18 Ce terme de « continent noir » est utilisé par les militantes en référence à Freud à propos de la sexualité féminine. On peut voir également dans la référence au « continent noir » l'intersection des luttes, l'adjectif faisant référence au mouvement de libération des Noirs et à l'oppression des femmes comme colonisation. « Le mouvement américain a ainsi parfois repris à son propre compte le slogan des Noirs : *I am black and I am beautiful* ; Simone de Beauvoir, on l'a vu, forge le mot de « féminitude » sur le modèle de « négritude » ; Hélène Cixous, juive française de mère allemande et originaire d'Afrique du Nord, fait, elle, l'éloge du « continent noir » ». Brigitte Legars, Article « Féminisme », « Le féminisme des années 1970 dans l'édition et la littérature », *Encyclopédie Universalis*. Voir également Dominique Fougeyrollas-Schwebel, « Le féminisme des années 1970 », in Fauré, Christine, *Nouvelle Encyclopédie politique et historique des femmes*, Les Belles Lettres, Paris, 2010, p. 906 – 957.

Le « nous » des femmes :
contredire la rivalité

*Quand les femmes s'aiment, les hommes ne récoltent pas*¹⁹.

En s'aimant, les femmes sèment : si le slogan est plus tardif – proposé lors de la manifestation du 8 mars 1975 – il explicite bien le mouvement en marche. La sororité, l'amour mutuel et *sororal* des femmes entre elles se propose transformatif, et proprement politique – une arme pour lutter contre l'oppression spécifique subie par les femmes. C'est parce que les femmes s'aiment qu'elles sèment : « seules dans notre malheur, les femmes, / L'une de l'autre ignorée, / Ils nous ont divisées, les femmes, / Et de nos sœurs séparées », chante l'hymne du MLF, publié dans le troisième numéro du *Torchon brûle*²⁰.

La sororité prend acte de ce fait : l'oppression du sexe féminin s'ancre et se nourrit de la division, de l'isolement et de la rivalité des femmes entre elles. La division, l'isolement et la rivalité doivent ainsi être comprises comme des *constructions* politiques – des hommes divisant le peuple des femmes à l'intérieur de chaque foyer.

19 Slogan proclamé lors de la manifestation du 8 mars 1975.

20 Hymne du MLF, *Le Torchon brûle*, n°3.

On comprend aisément comment la domination masculine nécessite cette division, entrave nécessaire évitant toute prise de conscience commune donc toute rébellion collective. Seule une femme isolée des autres femmes, sans conscience de la communauté de sa condition, pourra fournir le travail gratuit grâce auquel l'ensemble de la société – bourgeoise et masculine – fonctionne : travail ménager, soin des enfants et des vieillards, assurance du repos du travailleur permettant la régénération de la force de travail. Une femme isolée des autres femmes sera davantage susceptible de subir sans révolte ce qui tisse sa condition de soumission et d'oppression, vivant cette dernière comme une fatalité unique et personnelle.

Affirmer la sororité, au contraire, suppose nommer une communauté de condition et enclencher la prise de conscience collective d'une souffrance commune – et ainsi *contre-dire* cette division du peuple des femmes : c'est-à-dire prendre la parole, nommer publiquement ce qui est à la fois spécifique à chacune, irréductible dans son vécu personnel, et commun à toutes.

« Nous et nos sœurs, nous souffrons. Nous ne sommes pas une foule anonyme. Nous ne tolérons plus d'être réduites au silence [...]. »

Cette contra-diction constitue et construit le premier sens évident de la sororité, celui de la solidarité et de l'union – au sens de *l'union fait la force*, et du *pouvoir* des femmes-sœurs :

« [...] Séparées, nous étions impuissantes. Maintenant que nous sommes ensemble face à la douleur passée de nos vies, nous découvrons ce qu'il y a de force dans notre colère. Nous apprenons à nous défaire des habitudes anciennes : jamais un mot plus haut que l'autre, les sourires avenants, les manières soumises ; et nous apprenons à donner libre cours à la rage que nous éprouvons envers ceux qui exigent notre silence²¹. »

Quant à la rivalité, poncif de l'entre-femmes, elle construit ces dernières comme des agents collaborant à leur propre oppression, ce que la sororité, de fait, contrarie. *Le Torchon brûle* dénonce ainsi dès la première édition tout ce que l'éducation et les habitudes sociales construisent comme concurrence féminine, pour les faveurs de l'homme, amoureuses et/ou sexuelles, pour les privilèges masculins, sociaux et politiques. Le journal dénonce les femmes rivales, ces femmes qui « jouent à l'homme, comme le mâle qui nous juge, nous épluche depuis la couleur du ricil jusqu'à la phrase politique ». « Nous nous jugeons, rejetons entre femmes, et sur les mêmes critères. On ne se reconnaît pas, et on se jette à la figure le poison que la société mâle nous a subtilement mis à l'intérieur²² », dénonce un article du sixième numéro. *Le Torchon* pointe en outre la responsabilité des femmes dans la perpétuation de l'oppression de leur sexe et d'elles-mêmes, comme objets *et* sujets de la séduction.

21 « Sisterhood is powerful », *Le Torchon brûle*, n°1, 1971.

22 « Mes petites sœurs du MLF... », *Le Torchon brûle*, n°6.

Comme objets de séduction, les femmes sont des marchandises, victimes directes de la domination masculine ; comme sujets ne vivant que par et dans la séduction, perpétuant « l'esprit marchand, l'esprit de concurrence » les amenant à se vendre et rivaliser les unes avec les autres pour les privilèges de l'opresseur, elles en deviennent les victimes indirectes.

« Entre elles, elles assument "spontanément" une concurrence acharnée, sont mesquines, jalouses, méchantes, se mettent en valeur en dévalorisant les autres [...] Elles pleurent, elles dévient leur révolte, la retournent sur elles-mêmes, se culpabilisent. Elles font des histoires, des complications, elles sont emmerdantes. Elles rusent, ne sont pas franches. Elles se complaisent dans leurs faiblesses²³. »

Contredire la rivalité par la sororité, cela suppose au contraire un soutien, non pas seulement de femme à femme, mais de femme au sexe féminin. Dans cette nuance s'énonce la teneur particulière de cet amour politique, à la fois ancré *et* mis à distance du réel, prenant des formes proprement politiques *et* se manifestant par des solidarités concrètes. Cet amour sororal *pour le sexe féminin* se décline de manière plurielle. Il suppose, certes, et dans la même optique d'ancrage et de mise à distance du réel, de lutter pour soi, pour le commun – pour ce qui concerne ou pourrait concerner sa propre situation – mais également pour

23 « Les femmes », *Le Torchon brûle*, n°0.

l'autre. Soutenir une lutte et se représenter une expérience qui n'est pas strictement sienne ; lutter pour un droit – tel l'avortement ou la contraception – dont on ne fera pas nécessairement usage ; agir en faveur de toutes les femmes – y compris ces *sœurs* qui ne peuvent, ou ne veulent lutter en faveur de leur propre sexe. La sororité s'émancipe ainsi de l'ici et du maintenant verrouillant l'amour autour du restreint, du particulier et du sentimental. Et de l'une à l'autre, les sœurs, contredisant la rivalité, deviennent ces « femmes de partout » :

« Femmes de partout, ménagères et mères de familles, étudiantes et employées de bureau, hippies et chômeuses, imbues de la joie et de la dignité qui sied aux êtres humains, jeunes et vieilles, homosexuelles et hétérosexuelles, nous serons toutes unies dans un seul cri, une unique clameur : ASSEZ²⁴ ! »

Lutter pour soi et lutter pour l'autre : contredire la rivalité par la sororité suppose ainsi la démonstration du commun et de la construction possible du commun – mais le commun des femmes, dès lors nécessairement compris sous une forme inédite. Un commun qui n'en est pas un, qui suppose des solidarités improbables, et des sororités qui semblaient jusqu'ici impossibles.

Et par cette affirmation la sororité construit la sororité : car si les sœurs sont le fondement de la lutte politique, la lutte politique vise *aussi*

24 « Sisterhood is powerful », *Le Torchon brûle*, n°1, 1971.

la construction sororale. La sororité, comme notion politique, est aussi à elle-même sa propre fin : le point d'ancrage et l'aboutissement de la lutte politique ; sa cause et sa conséquence ; sa construction actuelle et son effet attendu.

Un saut dans le vide

Conséquemment, la sororité devient un saut dans le vide.

Inédite est la sororité : car quels seraient les modèles historiques ou philosophiques d'une amitié et d'une sororité féminine²⁵ ? Quels seraient les récits d'épreuves communes entre femmes, de difficultés et de travail commun, épaule contre épaule ? Quels seraient les mythes, chantés par la littérature, d'une solidarité féminine transparente, d'une sororité traversant les difficultés, résistant à l'épreuve d'un homme se dressant entre l'amitié de deux femmes ?

La sororité suppose de *créer* la sœur, autant que de la nommer. Car qui reconnaîtrait une *communauté*, une *caste* ou une *classe* des femmes, et sur quels critères ? Le « nous » des femmes, point de départ de la lutte politique, est dans le *Torchon* présenté comme une évidence – volontairement ? – non identifiée. L'évidence des *sœurs* est là, tangible, dans son utilisation continue, dans les adresses, les injonctions, les

25 Ces modèles existent, heureusement, notamment dans l'histoire ; trop peu valorisés et connus, ils restent néanmoins encore à découvrir, notamment dans le contexte français, et contrairement au contexte anglosaxon – voir notamment le classique de la littérature anglosaxonne de Janice Raymond, Raymond, Janice, *A Passion for Friends : Toward a Philosophy of Female Affection*, Beacon Press, Boston, 1986.

chants ou les tracts, et de manière générale, le vocatif ; l'évidence de l'unité est clairement explicitée par les militantes :

« Certaines disaient qu'il n'y avait pas de "nous" des femmes, et pourtant c'est bien en tant que femmes qu'elles étaient réunies. [...] On sentait bien qu'il y avait un NOUS des femmes, que "femme" était notre première identité, avant prolétaire ou bourgeoise. [...] certaines pensaient que cela faisait des femmes une classe, d'autres une caste, et beaucoup s'en fichaient : elles pensaient simplement que toutes les femmes ont quelque chose en commun, et que c'était de ce commun qu'il fallait partir²⁶. »

Cette évidence d'un « nous » premier dans la lutte des femmes se lie avec celle de la non-mixité :

« Voilà, c'est comme ça. On ne peut pas [faire des groupes mixtes]. On se rend bien compte que l'explication n'est pas des plus claires, ni convaincante. On pense : c'est drôle, qu'est-ce qui m'est arrivé²⁷ ? »

Ce « nous » est donc inidentifié, encore inconnu ; et la sororité comprise comme une première fois, y compris au regard du féminisme historique, auquel les militantes ne se réfèrent pas. « Ce que je trouvais le plus chouette, écrit une militante dans le quatrième numéro, c'est qu'on répétait qu'on ne se connaissait pas et qu'il fallait apprendre » :

26 « Féministes Révolutionnaires », *Le Torchon brûle*, n°5.

27 « La politique c'est la vie même », *Le Torchon brûle*, n°0.

« On avait le droit de faire tout ce qu'on voulait au MLF, parce qu'on était des femmes. Comme on ne nous avait jamais appris à nous exprimer, on pouvait inventer n'importe quoi. Et si on se trompait, ça ne faisait rien parce qu'on était toutes ensemble, toutes des sœurs et que ça peut arriver de se tromper quand on ne sait pas, quand on a jamais su²⁸... »

La sororité se construit ainsi à mesure qu'elle s'expérimente, dans les rencontres multipliées que les militantes organisent, réunions politiques, groupes de paroles, regroupements de femmes formels et informels, politiques et amicaux, et dans les liens pluriels qui se tissent entre les « copines » du mouvement. Et si les sœurs se voient et se reconnaissent, la sororité, elle, reste encore un lieu d'interrogation. Car si la notion puise de fait dans un imaginaire existant – celui de la sororie familiale, celui de la communauté religieuse – elle s'en détache aussi fondamentalement : la proposition politique, inédite, et l'universalité de la portée sororale dans sa complexité interdisent toute comparaison avec un modèle identifié et identifiable.

Inédite est donc la sororité : puisqu'il s'agit, entre femmes, d'invention totale. « Il ne semblait pas qu'il y ait des langages défendus », écrit encore une militante. Chaque femme, parce que femme, produit de l'his-

28 « Alors ? On réprime... », *Le Torchon brûle*, n°4.

toire des femmes, est susceptible d'exprimer une « vérité » sur elle et elles, et sur le monde, une vérité parfois présentée comme encore inconnue. Tous éléments qui sont déjà, dans cet article du quatrième numéro, conjugués au passé, témoignant des difficultés immédiates de cette proposition nouvelle :

« Je croyais qu'au MLF, on cherchait, sur les femmes, une vérité perdue, ou peut-être jamais sue, depuis le temps... que c'est par ce que dirait chaque femme, n'importe quelle femme de sa vérité que l'on avait des chances d'y parvenir, parce que c'était la première fois qu'on faisait comme ça²⁹. »

La sororité est un jeu d'équilibre, voire d'équilibrisme : reprenant l'héritage de ce qui serait propre aux femmes et renversant les assignations normatives sans pour autant essentialiser aucune *nature* féminine ; affirmant la nécessité d'un lien sororal sans pour autant se contenter d'une simple réactivation de modèles existants, mythiques ou phantasmées – solidarité des opprimées, liens tissés *contre*, solidarités des lavoirs ou du gynécée³⁰. Au-delà de la difficulté, le geste est neuf, et la proposition

29 *Ibid.*

30 « Il ne suffit pas de prendre tel quel le « donné » femmes pour qu'il fasse sororité (...) On commence à savoir qu'il y a un piège de la nostalgie. On commence au moins à douter qu'une forme de « communauté » traditionnelle puisse servir de modèle à reconstituer. Mais la tentation demeure de chercher dans le miroir passé de l'exotisme oriental, du hammam et de la nouba, de l'anachronisme féodal, du lavoir, des confitures, le reflet d'une complicité perdue entre femmes. (Non sans douceur, mais à quel prix ?) », Duroux, Françoise, « la société des femmes », *Les Cahiers du Grif*, « *D'amour et de raison* », n° 28, hiver 1983 – 1984, pp. 26 – 27.

radicale ; dans le texte du *Torchon*, il se traduit par le renversement des assignations, le manie- ment de l'humour et de la dérision, la mise en avant de ce qui caractériserait les femmes : Le domestique, les considérations pratiques et matérielles ;

« Des casseroles sales, en voilà un beau thème de Commission : ça fait mesquin, bas, et affreusement bonne femme³¹ ».

Les pleurs, les cris et l'exagération ;

« Exagérons : c'est un langage que les mecs ne comprennent pas, donc une arme efficace [...] Si le propre des femmes, c'est les larmes et les cris, pleurons et crions³² ».

Le bruit et le vivant, enfin, lorsque les femmes pour fêter la Commune « libèrent le Luxembourg », et contre « la restriction permanente de la vie, de la liberté », décident de « se conduire en sauvages sur les belles pelouses bien tracées et bien chiantes du Luxembourg³³ » :

« Le Luxembourg n'est qu'un prétexte et un symbole. Montrons-nous y comme nous sommes au lieu de nous contenter de l'écrire sur les murs des facs, des villes ou sur des tracts. Faisons comme chez nous, dansons, rions, jouons de la musique, faisons l'amour, parlons de ce qui nous chante et tous nous y serons, les enfants qui pourront hurler sans se faire engueuler, les jeunes qui pourront

31 « A propos de la politique du travail ménager », *Le Torchon brûlé*, n°0.

32 « Parce que », *Le Torchon brûlé*, n°0.

33 « Luxe-en-boug, plus de jardins de luxe pour les bourgeois », *Le Torchon brûlé*, n°1.

se reconnaître, les femmes qui en ont tant à dire depuis tant d'années de silence ; tous ceux qui en ont marre d'attendre leur tour³⁴. »

Inédite est la sororité, enfin, car de la situation particulière des femmes découle une manière particulière de faire politique. Les militantes, comme femmes, luttant pour la libération des femmes, n'opèrent aucune distinction entre la vie et la politique. Les militantes travaillent sur leur propre oppression, se distinguant du militantisme gauchiste traditionnel.

« Les femmes (...) qui ont envie de se constituer comme force politique ne peuvent le faire qu'à partir d'elles, et c'est parce que "faire de la politique" pour les femmes, ne peut être séparé de leur vie³⁵ ».

Etre sœurs, c'est aussi cela : ne pas établir de distinction entre vie et lutte politique – ancrer la lutte politique dans la vie, et vivre sa lutte politique. La sœur est à la fois la femme et la militante, la copine et celle qui partage une oppression commune. Les militantes, travaillant sur l'oppression qui leur est aussi propre, rejoignent ainsi et sont ainsi « toutes les femmes – le peuple³⁶ ». Cette particularité rend possible une sororité qui resterait sans cela simple abstraction.

34 *Ibid.*

35 *Le Torchon brûle*, n°1.

36 « C'est par l'étude des oppressions personnelles qu'on rejoint toutes les femmes – le peuple. Ou plutôt, qu'on est sûre de ne pas les quitter ». « A propos de la politique du travail ménager », *Le Torchon brûle*, n°0.

« Le mouvement de libération des femmes, ce n'est pas « elles », c'est chacune de nous », trouve-t-on dans le numéro zéro.

« *Trois pas sur l'côté...* »

Dès lors, si la sororité est un saut dans le vide, elle est également un *pas de côté*, comme le dit la chanson, invitant à une dynamique de révolution. Les sœurs ne se trouvent ni en référence, ni en face, ni concurrentes aux hommes : elles se trouvent ailleurs, et par-là même, prennent pouvoir. Les femmes, et les ouvrières, ne doivent pas envier les privilèges de l'homme, et de l'ouvrier ; leur révolte est

« une révolte contre l'essence même de la vie, telle qu'elle est faite, à elles, mais aussi à leurs mecs, ce qui implique que cette révolte spécifique n'est pas étroite³⁷ ».

Tout en luttant spécifiquement contre la domination masculine et le système bourgeois qui la nécessite et la perpétue, les militantes entendent précisément, par et à travers l'expérience de la sororité, produire une vie nouvelle *aussi* pour l'homme et pour l'ouvrier.

De leur expérience particulière, les sœurs entendent construire universel.

« Je pense qu'il incombe aux femmes, en tant que telles [...] une fonction particulière dans la lutte. Qu'elles sont susceptibles, en y mettant le paquet,

37 « Plus jamais nous ne serons esclaves », *Le Torchon brûle*, n°0.

de concourir à l'accouchement futur d'un merdier légèrement moindre. Qu'elles sont une de nos planches de salut à tous, hommes inclus³⁸ ».

La lutte des classes, lutte *avec* les hommes, se trouve ainsi et dans un premier temps de l'argumentation nécessairement articulée à la lutte des sexes, et la révolution socialiste comprise comme « la condition *sine qua non* de [leur] libération³⁹ ». Car société bourgeoise et domination masculine vont de pair ; à la société bourgeoise comme à la domination masculine répugnent l'idée d'un collectif, d'un pluriel de femmes, solidaire, amical et politique. Dès lors, la libération des femmes ne sera possible que par « le renversement de la société capitaliste » ; inversement, cette libération se constituera comme un maillon nécessaire à la destruction de la société bourgeoise, et la sororité représentera un danger pour « l'ordre bourgeois⁴⁰ ».

Le second temps de l'argumentation reconnaît pour sa part la spécificité de la lutte des sexes, se construisant cette fois *aux côtés* de la lutte des classes, faisant face à une oppression particulière. L'énonciation de sœurs sans frères, de sororité sans fraternité indique que du côté de la formulation politique, les sœurs souhaitent

38 *Le Torchon brûle*, n°0.

39 « Pourquoi un mouvement autonome des femmes », *Le Torchon brûle*, n°2.

40 « Le regard des automobilistes », *Le Torchon brûle*, n°6.

découvrir en des termes propres leurs problématiques spécifiques, combattre en sœurs avec leurs armes particulières :

« Parce que tu es un milliard et demi, et que, de quelque côté que tu te tournes, tu finiras par ne rencontrer que des sœurs, semblables à toi, opprimées et malades de cette oppression, qui comme toi poseront un jour leur problème en des termes qui leur seront propres, en un langage qui passera par le corps et la vie, là où se trouve la véritable expression.

IL FAUT que tu rencontres d'autres femmes, que tu parles avec elles de l'oppression qui vous est commune [...] IL FAUT que tu découvres avec elles des armes qui te seront particulières⁴¹. »

Indépendantes des frères, les sœurs forment ainsi et avant tout un corps politique spécifique, entre femmes, sororal, traversant les barrières de classes et d'appartenances – tout comme le fait la domination masculine :

« Ah pauvres hommes oppresseurs ! A quelle classe que vous apparteniez vous allez en prendre plein la gueule⁴². »

La marque première de cette indépendance s'affirme dans l'anonymat des textes, signés de prénoms, ou du nom d'un groupe de femmes. L'anonymat explicite la solidarité indéfectible des sœurs dans la lutte ; il témoigne surtout de la sécession des sœurs vis-à-vis de toute fraternité – c'est-à-dire aussi vis-à-vis de tout frère,

41 « Combat pour les femmes, lettre au monstre qui est en moi-même », *Le Torchon brûle*, n°0.

42 « Troyes », *Le Torchon brûle*, n°1.

de tout homme « politiquement frère⁴³ » – et vis-à-vis de toute appartenance masculine – ce dont le nom, nom du père ou de l'époux, est le signe⁴⁴. Les femmes des « années mouvement » réitèrent ainsi, sans pourtant y faire référence, le geste d'autres sœurs dans l'histoire, les sœurs saint-simoniennes⁴⁵.

Les militantes affirment ainsi que c'est en sortant du jeu fraternel – du jeu des frères, des hommes et du pouvoir au sens traditionnel du terme – qu'elles seront en capacité de résister à la domination de ces mêmes frères. C'est dans ce *pas de côté*, qui les place ailleurs que dans

43 L'expression se trouve dans le numéro zéro. « A propos de la politique du travail ménager », *Le Torchon brûle*, n°0.

44 « L'anonymat qui fut la règle dans les pages du *Torchon brûle* n'est pas seulement, comme on a pu le croire, le fait d'une censure exercée par le groupe sur des individus qui, une fois ressaisis, ne manqueraient pas de se rebiffer, revendiquant leurs actes et leurs écrits. Il est une manière de refuser l'usage de ce nom fugitif accordé aux enfants le temps d'un apprentissage (celui d'être femme, c'est-à-dire épousable). Il est l'inscription indélébile dans les pages du temps d'une inégalité profonde, irréparable tant que cet indice ne disparaît pas. Il est le trait qui souligne une absence : celle de l'identité féminine ». Bernheim, Cathy, *Perturbation, ma sœur : naissance d'un mouvement de femmes*, Seuil, Paris, 1983, p. 115.

45 Qui, dans *La femme libre*, publié entre 1832 et 1834, signent de leurs prénoms, par volonté d'indépendance vis-à-vis de leurs pères et époux. Sur les saint-simoniennes, voir les travaux de Christine Planté, Planté, Christine, « Les saint-simoniennes », in Yolande Cohen (dir), *Femmes et contre-pouvoirs*, Les Editions du Boréal Express, Montréal, 1987, ou encore Planté, Christine, « Les féministes saint-simoniennes : possibilités et limites d'un mouvement féministe en France au lendemain de 1830 », in Derré, J.R., *Regards sur le saint-simonisme et les saint-simoniens*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 1986, pp. 73 – 99. Sur les comparaisons possibles entre les femmes saint-simoniennes et le Mouvement de Libération des Femmes, voir Cottias, Myriam, Dauphin, Cécile, Farge, Arlette, Green, Nancy L., Haase-Dubosc, Danielle, Ripa, Yannick, « Entre doutes et engagements : un arrêt sur image à partir de l'histoire des femmes », *Clio*, numéro 20/2004, *Armées* [en ligne], mis en ligne le 1 janvier 2007. URL : <http://clio.revues.org/1383>. Consulté le 16 février 2008.

une concurrence aux mêmes privilèges masculins, que les sœurs affirment leur subversion ; c'est dans leur sécession d'avec toute fraternité instituée que les femmes se donnent chance de révolution et de transformation. Car dans la critique du pouvoir et de la domination masculines, de « l'organisation » et de la structuration des partis politiques traditionnels s'échafaude la critique des rapports de pouvoirs et des rapports hiérarchiques en général, et l'ouverture vers un autre mode d'organisation possible. « Ce que nous voulons, ce n'est pas le renversement du pouvoir, mais la déconstruction du pouvoir à tous les niveaux, économique, politique, idéologique, social, affectif, sexuel », écrit un texte du second numéro. « Je ne veux plus de cela : ni être opprimée, ni opprimer. Nous ne voulons pas l'inversion de la situation, nous voulons la fin de toute oppression », écrit pour sa part un article du quatrième numéro du *Torchon brûlé*.

Discontinuu

« Non pas votre internationale et votre drapeau rouge symboles d'une révolution mâle foireuse qui a toujours oublié une moitié de l'humanité : les femmes, et opprime à tour de bras tout ce qui n'est pas dans la ligne du père-parti éclairé⁴⁶. »

Parce qu'elle refuse tout pouvoir, toute hiérarchie, toute organisation au sens traditionnel et masculin du terme, la sororité ne propose aucun *front* unitaire et unique, à la ligne politique identifiée, supposant hiérarchie et bureau politique – ce dont l'organisation du *Torchon brûlé* témoigne : la sororité est « mouvement ».

Mouvement, quelque chose qui n'est pas fixe, annonce le dictionnaire, quelque chose qui se déplace, qui change, quelque chose de *mouvant*.

Les sœurs, ce sont les sœurs du monde entier, regroupées sans groupe – car comment ce dernier serait-il possible ? – autour de ce qui constitue l'oppression spécifique faite aux femmes. La sororité ne se calque donc pas sur la fraternité, mais compose un corps politique inédit, prenant compte des multiples et diverses postures

46 « Aux sœurs des organisations principalement trotskystes et maoïstes », *Le Torchon brûlé*, n°2

des femmes. Un corps politique divers, diversifié, discontinu, traversé de tendances plurielles et contradictoires. Car si ce n'est pas « la femme » qu'il s'agit de libérer « mais toutes les femmes », il faut reconnaître que « pour chacune l'oppression a des formes particulières ».

« Ce n'est pas la femme qu'il s'agit de libérer, mais toutes les femmes [...] et pour chacune l'oppression a des formes particulières⁴⁷ ».

Discontinu : à ses débuts, le MLF entend se composer d'une multiplicité de liens militants, de lieux de rencontres, de réunions collectives, de groupes de paroles, de liens politiques, idéologiques et affectifs se tissant entre les différentes femmes du mouvement. La sororité propose ainsi à la fois l'énonciation d'un groupe possédant des revendications similaires et luttant contre une même oppression ; et à la fois l'incarnation pratique de la pluralité des femmes dans leurs appartenances et leurs revendications. Les sœurs prennent acte, ici, de l'impossibilité des femmes de faire société, entre elles, de manière similaire aux hommes – historiquement propre aux hommes –, ce que pointe Simone de Beauvoir dans l'introduction du *Deuxième sexe* :

« Les prolétaires disent “nous”. Les Noirs aussi. Se posant comme sujets ils changent en “autres” les bourgeois, les Blancs. Les femmes – sauf en cer-

⁴⁷ « Pourquoi je suis au mouvement de libération des femmes », *le Torchon brûlé*, n°0.

tains congrès qui restent des manifestations abstraites – ne disent pas “nous”⁴⁸. »

Comme sœurs, les femmes disent « nous » : mais elles en forment une modalité inédite et nouvelle. Le mouvement s’opposera ainsi au *parti*, supposant le *mobile* et non le *fixe* : divers, mixte, désordonné, sans autorité, sans hiérarchie, pouvoir, ordre, organisation au sens traditionnel du terme.

« L’organisation c’est la mort. Que les amateurs d’organisation aillent s’organiser tous seuls entre eux. Les écouter c’est se faire avoir⁴⁹. »

Mouvement : animation, remue-ménage, agitation, dit encore le dictionnaire.

Du côté de l’action politique, les sœurs proposent une révolte collective sporadique, valorisant les actions d’éclat, diversifiées et dispersées⁵⁰ ; elles proclament, non des *mots d’ordre* mais selon leurs propres termes des *mots de désordre*.

« La grrrrr-rève des femmes n’est pas un “mot d’ordre” lancé par un état-major central (syndicat ou parti) des femmes, c’est un mot de désordre⁵¹ »

48 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, 1949, Gallimard, Paris, 1976, Tome 1, p. 21.

49 *Le Torchon brûle*, n°1.

50 Geneviève Fraisse, « La solitude volontaire (à propos d’une politique des femmes) », *Les révoltes logiques*, février 1978, numéro spécial « Les lauriers de mai ou les chemins du pouvoir (1968-1978) », in *La fabrique du féminisme*, Le passager clandestin, 2012.

51 *Tout*, n°10, mars 1971, *Mlf// Textes premiers*, p. 121.

La sororité ne se veut donc pas groupe totalisant, unifié et cohérent : mais désordre, multiple et pluriel, laissant place au vécu individuel de chaque femme, à ses appartenances, à ses choix divers. Elle crée des modalités politiques nouvelles.

L'amour des sœurs pour les sœurs, des sœurs pour les femmes, des sœurs pour le sexe féminin prend ainsi une tournure originale et inédite, refusant tout essentialisme totalisant, toute appartenance circonscrite et dictée – une gageure, sans aucun doute, au regard de l'absence de repères identifiées, ce saut dans le vide qui prend le risque, nécessairement, du retour des modèles déjà existants. Le quatrième numéro du *Torchon brûle* pose ainsi clairement la question sur une double page titrée : « Sœurs ? Pas sœurs ? ». Les militantes notent combien il peut être difficile de contredire la rivalité féminine, et mesurent le défi que constitue l'édification d'une politique nouvelle, proprement sororale, discontinue, évitant les écueils de l'organisation, du parti, et de la ligne politique – que le mot de sororité, calquée de la fraternité, peut en effet *aussi* endosser.

« “Désaccord politique” ... tautologie, langage de mec... Moi je croyais que les filles, des fois, c'était plus malin⁵². »

« J'ai cru remarquer qu'à chaque AG, dès que l'ombre d'un désaccord commence à poindre, quelqu'un se dresse, l'œil angoissé et la voix pastorale, pour rappeler que nous sommes toutes sœurs

52 « Alors ? On réprime... », *Le Torchon brûle*, n°4.

dans l'oppression, et qu'en conséquence, il ne faut surtout pas s'engueuler [...]. J'ai fait toutes sortes d'efforts pour participer à la fusion d'amour fraternel, je ne peux pas dire que ça me fasse jouir terrible, en fait, ça m'emmerde⁵³. »

Plus tard, la sororité sera associée à la reconduction des dominations⁵⁴, de classe, de « race », à l'enclenchement d'une logique communautaire totalisante et essentialisante, étouffant toute critique, neutralisant le *mouvement* caractéristique du geste sororal⁵⁵. Sans portée symbolique véritable, dépourvue de toute définition et de modèle autre que fraternel, la sororité contourne ainsi ses difficultés propres en construisant ce qui s'apparenterait à une fraternité au féminin ; dès lors, fonctionnant en symétrie et non plus en alternative, en communauté et non plus en mouvement, en continu et non plus en discontinu, la sororité trahit la sororité.

53 « Sommes-nous des brebis édentées ? », *Le Torchon brûlé*, n°2.

54 Voir notamment l'ouvrage de Vicki L. Ruiz and Hellen Carol DuBois (Ed), *Unequal Sisters: a multicultural reader in U.S. Women's History*, 2d Edition, Routledge, New York, London, 1994. L'usage du terme reste soumis à controverse, certaines voulant y voir une « solidarité politique » dépassant les différences entre femmes. Bell Hooks, « Sororité : la solidarité politique entre les femmes », in Dorlin, Elsa, *Black feminism, anthologie du féminisme africain-américain, 1975 – 2000*, L'Harmattan, Paris, 2008, p. 134.

55 Garcia Guadilla, Naty, *Libération des femmes : le M.L.F.*, Presses Universitaires de France, Paris, 1981 ; Le Brun, Annie, *Lâchez tout*, Editions du sagittaire, Paris, 1977.

Envoi

Si *sororité* reste joliment désuet, et d'usage suranné, la formulation sororale, elle, nécessairement – philosophiquement et historiquement – incomplète et inadéquate⁵⁶, reste irremplaçable.

Car si *la sororité est pouvoir*, c'est qu'elle prononce le rôle premier, dans la lutte politique des femmes pour leur libération, de l'amour des femmes – d'elles-mêmes et entre elles – et de la solidarité pour le sexe féminin : ce qui ne suppose pas solidarité avec toutes les femmes réelles, quelque soit la situation, et quelque soit le prix.

La sororité énonce ce que ne peuvent formuler seules ni la solidarité, ni l'amitié : le *devenir sœurs* du coude à coude dans la lutte spécifique des femmes – face au viol ou au harcèlement sexuel, dans la lutte pour l'avortement, contre l'exploitation salariale spécifique des femmes, pour la liberté de l'amour et de la maternité – *sans pour autant* partager des appartenances identifiables ou identifiées.

56 Pour Françoise Duroux, la sororité est « un mauvais mot pour désigner quelque chose qui reste à inventer ». Duroux, Françoise, « la société des femmes », *Les Cahiers du Griffon*, *op. cit.*, p. 28.

La formulation originale de la sororité suppose dans ce sens un refus catégorique, métaphorique et pratique, des modèles existants et des définitions arrêtées : la création d'une politique nouvelle, supposant à la fois la multiplicité *et* l'interchangeabilité, le mouvant et le discontinu, énonçant une appartenance qui se doit d'être sans appartenances.

Les masses de femmes anonymes rejoignant dans la rue les manifestations du Mouvement de Libération des Femmes illustrent ce geste inédit.

Chaque femme devient ainsi porteuse, dans et par sa révolte individuelle, quoiqu'ancrée dans l'appartenance au sexe féminin, et prenant dimension collective, de ce qui constitue sa *sororité* avec les autres femmes, et ce qui l'incite à *sororiser*⁵⁷ avec ces dernières.

La sororité formule ainsi une politique nouvelle, indiquant que les femmes, luttant pour elles-mêmes, luttent pour leurs sœurs, et luttant pour leurs sœurs, luttent pour elles-mêmes, comme l'affirme ce dernier slogan :

« Tant qu'une femme sera esclave, nous serons toutes esclaves ».

57 Le terme est néologisme, puisque le verbe « sororiser » ne figure pas – pas encore ? – dans le dictionnaire, contrairement à équivalent masculin, le verbe « fraterniser ».

Ce livre fait suite à la communication de Bérengère Kolly lors du séminaire « Voix (et Voies) de femmes II » que j'ai organisé pour la Ville de La Rochelle le lundi 12 mars 2012, avec l'aide efficace d'Axel Landy, de Mélodie Koehren et de Thierry Boursac.

Outre les partenaires institutionnels de cette publication et Bérengère Kolly m'ayant fait l'amitié et l'honneur de me confier son manuscrit, je tiens à remercier tout particulièrement pour sa préface Geneviève Fraisse, directrice de thèse de Bérengère Kolly, Marie-Élisabeth Handman m'ayant alerté de la qualité des recherches de Bérengère Kolly, Florence Rochefort, présidente de l'Institut Émilie du Châtelet et Sylvie Blumenkrantz, coordinatrice du réseau, pour l'aide apportée à cette édition, Annie Thommen enfin pour son travail de composition et de mise en pages.

Gérard Laniez

L'INSTITUT ÉMILIE DU CHÂTELET

L'Institut Émilie du Châtelet pour le développement et la diffusion des recherches sur les femmes, le sexe et le genre (IEC) est né en 2006, à l'initiative du Conseil régional d'Île-de-France. Sa création s'inscrit parmi différentes initiatives visant à combler le retard de la France en matière d'études sur les relations hommes-femmes et la contrainte de genre, études en plein essor dans nombre de pays, en raison de leur intérêt tant scientifique que sociétal. Depuis 2012, l'IEC est chargé du pôle genre au sein d'un Domaine d'intérêt majeur de la Région Île de France, intitulé Genre, Inégalités, Discriminations (GID). Structuré en fédérations de recherche et abrité au Muséum National d'Histoire Naturelle, l'IEC rassemble dix-sept grandes institutions de recherche et d'enseignement supérieures nationales ou régionales.

L'IEC a pour objectifs la promotion des recherches sur les femmes, le sexe et le genre ; leur intégration au corpus des savoirs communs ; le développement de ces recherches dans toutes les disciplines ; la multiplication des enseignements sur ces savoirs ; la synergie entre le monde de la recherche et les acteurs sociaux, économiques, politiques, associatifs et institutionnels. Pour ce faire, il organise des conférences filmées et un séminaire intitulé « Sexe et Genre » ainsi que des colloques qui tendent à favoriser le dialogue entre les disciplines. Dans un souci d'ouverture à la société civile, il organise des Assises annuelles filmées ainsi qu'un Café de l'égalité. L'IEC procède également à la traduction d'œuvres majeures dans son domaine, traductions qui sont publiées aux éditions de La Découverte. Le site de l'IEC permet de retrouver trace de ces activités dont nombre sont filmées. www.institutemilieduchatelet.org

Depuis sa création l'IEC attribue des allocations doctorales et post-doctorales et aides à manifestations scientifiques financées par la Région Île-de-France afin de soutenir les recherches sur les femmes, le sexe et le genre. Sont éligibles

toutes les disciplines des sciences humaines, des sciences sociales et de la biologie. L'action de l'IEC a beaucoup contribué à leur développement et leur légitimation, ce dont témoigne le nombre croissant de demandes d'allocations. Depuis 2006, 34 doctorants et 31 post doctorants ont été soutenus dans 20 disciplines différentes. Le soutien aux études sur les femmes, le sexe et le genre ne se résume pas à l'octroi d'allocations : l'IEC apporte son appui aux jeunes chercheurs et chercheuses par l'organisation d'ateliers, de rencontres doctorales et d'une Journée annuelle Jeune Recherche, ouvertes au public, au cours desquelles les allocataires exposent leurs recherches. C'est dans l'esprit d'offrir une visibilité à certains travaux de thèse achevés, avant leur publication intégrale, que les éditions Lussaud, sous l'impulsion de Gérard Laniez, dans sa collection « L'impensé contemporain », publient ces pages de Bérengère Kolly.

Florence Rochefort
Présidente de l'IEC

**Collection « L'Impensé contemporain »
dirigée par Gérard Laniez**

Cette collection n'aurait pu voir le jour sans le travail mené depuis plus de 20 ans par l'Association Himeros à La Rochelle et en Poitou-Charentes.

Jamais, au temps de l'efficacité redoutable des moyens de communication et de la circulation continue de l'information, littérature, sciences humaines, art, politique et économie n'ont résonné quotidiennement du même son au travers des discours, conférences, essais, thèses et romans proposés ; jamais autant d'idées bouillonnantes dans un monde étourdi et de polémiques braves dans une société aussi grise et lisse ; jamais autant d'écrivains, d'artistes, de philosophes et autres intellectuels, penseurs, chercheurs divergents unis dans le même contentement diffus.

Au milieu de ce carrefour mondialisé d'idées, de ce rond-point organisé de pensées, du concert contemporain du réel médiatisé et des médias réalisés, le demi-tour n'est pas permis ni les chemins de traverses non balisés.

Celui qui aurait l'étrange idée de s'arrêter un moment, de repiquer gaiement au centre pour observer ce las déroulement du même contre le même, ce triste choix entre l'identique et l'identique, pourrait sans doute, béatement, voir émerger en lui ce qui n'est pas ou plus pensé dans ce bazar contemporain.

« Nous pensons trop vite, et en pleine marche, en chemin, au milieu d'affaires de toutes sortes, même quand c'est aux choses les plus graves ; nous n'avons besoin que de peu de préparation, et même de peu de silence ; tout se passe comme si nous avions dans la tête une machine qui tournât incessamment et qui poursuivît son travail jusque dans les pires circonstances », voilà ce qu'écrivait Nietzsche, il y a plus d'un siècle, alors que le manège ne faisait que s'ébrouer.

Tel est le pari de la collection « L'Impensé contemporain ».

**Parus aux éditions Pleins Feux,
de 2006 à 2010 :**

Hervé Castanet : *Joel-Peter Witkin, l'angélique et l'obscène*, avril 2006.

Jean-Pierre Klein : *Violences sexuelles faites à enfants. Une nouvelle clinique*, mai 2006.

Jean Biarnès & Christine Delory-Momberger (sous la direction de), en collaboration avec Gérard Laniez : *L'acteur social, le sujet et l'évaluation des politiques sociales*, octobre 2006 (rééd. 2009).

Contributions de Jean Biarnès, Jean-Pierre Boutinet, Christine Delory-Momberger, Pierre Dominicé, Nacira Guénif-Souilamas, Jean-Michel Le Bail et Jean-Jacques Schaller.

Avec la participation du CCAS de La Rochelle.

Olivier Douville : *De l'adolescence errante. Variations sur les non-lieux de nos modernités*, avril 2007 (rééd. 2008). PRIX CEDIPE 2008.

Hervé Castanet : « *Ne devient pas fou qui veut* » – *Clinique psychanalytique des psychoses*, juin 2007.

Rajaa Stitou (sous la direction de), en collaboration avec Gérard Laniez : *L'étranger et le différent dans l'actualité du lien social*, juin 2007 (rééd. 2008).

Contributions de Janine Altounian, Sidi Mohammed Barakat, Fethi Benslama, Pascale Hassoun, Okba Natahi, Jean-Bernard Paturet, Rajaa Stitou et Manuela Vicente.

Avec la participation du CCAS de La Rochelle.

Gérard Bras : *Les ambiguïtés du peuple*, janvier 2008.

Collectif, coordonné par **Hervé Castanet**, en collaboration avec Gérard Laniez : *Parler(s) d'enfance(s) – Que dit aujourd'hui la psychanalyse de l'enfance ?*, septembre 2008 (rééd. 2009).

Contributions de Christiane Alberti, Hervé Castanet, Jean-Louis Gault, Sylvie Goumet, Yasmine Grasser, Nicole Guey, Philippe Lacadée et Yves-Claude Stavy.

Avec la participation du CCAS de La Rochelle.

Collectif, coordonné par **Hervé Castanet** : « *Poubelle égarée au bord d'une autoroute...* » – *Que dit aujourd'hui la psychanalyse de la précarité ?*, février 2009.

Contributions de Hervé Castanet, Françoise Denan, Pierre Falicon, Hugo Freda, Sylvie Goumet, Françoise Haccoun, Kristell Jeannot, Philippe La Sagna, Marc Lévy, Dominique Pasco, Sylvette Perazzi, Élisabeth Pontier, Alain Revel, Franck Rollier, Patrick Roux et Sylvie Zucca.

Christine Delory-Momberger (sous la direction de), en collaboration avec Gérard Laniez : *Le sujet dans la cité. Insertion et territoires solidaires*, mars 2009.

Contributions de Jean Arlaud, Serge Bernard, Jean Biarnès, Denis Castra, Christine Delory-Momberger, Jacques Deschamps, Daniel Fischer, Florent Hérouard, Roland Janvier, Danielle Laport, Christine Louveau, Annie Mercier, Thierry Oblet, Marie-Odile Sassier, Jean-Jacques Schaller et Mathis Stock.

Avec la participation du CCAS de La Rochelle.

Collectif, coordonné par **Hervé Castanet** : *Quelle liberté pour le sujet à l'époque de la folie quantitative ?*, novembre 2009.

Contributions de Alain Abrieu, Agnès Aflalo, Michel Amiel, Philippe Amram, Christine Bartolomei, Jacques Broda, Christian Bruschi, Hervé Castanet, Nicolas Cendo, Gilbert Collard, Pierre Falicon, Sylvie Goumet, Nicole Guey, Kristell Jeannot, Brice Matthieussent, Philippe Mengue, Pierre

Parlant, Florence Pazzottu, Benito Pelegrín, Florence Louise Petetin, Mani Sahebjam et Joëlle Zask.

Collectif, coordonné par **Hervé Castanet**, en collaboration avec Gérard Laniez : *La famille et ses embrouilles*, décembre 2009.

Contributions de Francesca Biagi-Chai, Hervé Castanet, Jean-Pierre Deffieux, Anne Ganivet-Poumellec, Nathalie Georges, Sylvie Goumet, Nicole Guey, Philippe Lacadée, Laure Naveau et Yves-Claude Stavy.

Avec la participation du CCAS de La Rochelle.

Désormais aux Éditions Lussaud :

Stéphane Hugon : *L'étoffe de l'imaginaire. Design relationnel et technologies*, préface de Michel Maffesoli, Ghyom, décembre 2011.

Avec la participation de la Ville de la Rochelle.

Collectif, coordonné par **Hervé Castanet**, en collaboration avec Gérard Laniez : *Souffrance au travail – Mise au travail de la souffrance. Les réponses de la psychanalyse*, avril 2012.

Contributions de Rodolphe Adam, Hervé Castanet, Geneviève Cloutour-Moribot, Françoise Denan, Carole Dewambrechies-La Sagna, Anne Ganivet-Poumellec, Sylvie Goumet, Fabien Grasser, François Leguil, Bernard Porcheret, Patrick Roux et Yves-Claude Stavy.

Photographies de Marie Boutevin.

Avec la participation de la Ville de la Rochelle.

Collectif, coordonné par **Hervé Castanet**, en collaboration avec Gérard Laniez : *Parler(s) d'enfance(s) – Que dit aujourd'hui la psychanalyse de l'enfance ?*, septembre 2008 (rééd. 2009).

Contributions de Christiane Alberti, Hervé Castanet, Jean-Louis Gault, Sylvie Goumet, Yasmine Grasser, Nicole Guey, Philippe Lacadée et Yves-Claude Stavy.

Photographie de couverture de Leïla Bloop.

Nouvelle édition revue et enrichie (juin 2012), avec la participation de la Ville de La Rochelle.

Collectif, coordonné par **Hervé Castanet**, en collaboration avec Gérard Laniez : *La famille et ses embrouilles – Que dit aujourd'hui la psychanalyse de la famille ?*, décembre 2009.

Contributions de Francesca Biagi-Chai, Hervé Castanet, Jean-Pierre Deffieux, Anne Ganivet-Poumellec, Nathalie Georges, Sylvie Goumet, Nicole Guey, Philippe Lacadée, Laure Naveau et Yves-Claude Stavy.

Photographie de couverture de Leïla Bloop.

Nouvelle édition revue et enrichie (juin 2012), avec la participation de la Ville de La Rochelle.

À paraître :

Hervé Castanet : « *Ne devient pas fou qui veut* » – *Clinique psychanalytique des psychoses.*

Nouvelle édition revue et enrichie (février 2013).

Collectif, coordonné par **Hervé Castanet**, en collaboration avec Gérard Laniez : *Ordres et désordres amoureux au XXI^e siècle. Clinique du partenaire-sinthome ?*, juin 2013.

Avec la participation de la Ville de la Rochelle.



LUSSAUD
ÉDITIONS

Éditions Lussaud
8 rue Sainte-Catherine-des-Loges
BP 199 – 85204 Fontenay-le-Comte Cedex
info@imprimerielussaud.com

achevé d'imprimer
par l'imprimerie Lussaud à Fontenay-le-Comte
en novembre 2012

N° d'impression : 212311
Dépôt légal n° 5582 - décembre 2012

ISBN : 978-2-85603-007-3

Imprimé en France

